

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

---

**RÉOUVERTURE SOLENNELLE DES COURS.**

ANNÉE 1870-1871.

---

**DISCOURS INAUGURAL & RAPPORT DU RECTEUR**

M. CH. DE CUYPER,

---

**PROGRAMME DES COURS.**

---

**DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES.**

---

**LIÈGE**

IMPRIMERIE DE J. DESOER, LIBRAIRE

—  
1870

OBSERVATIONS  
SUR  
L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.



DISCOURS INAUGURAL

Prononcé à la Salle Académique de l'Université de Liège, le 11 octobre 1870

PAR

**M. CH. DE CUYPER**

Recteur sortant.



MESSIEURS,

Appelé à présider encore aujourd'hui la cérémonie de la réouverture des cours, je dois aux prérogatives du Rectorat l'honneur de prendre pour la dernière fois la parole à cette tribune. Cependant, mon intention est moins de vous lire un discours académique, que de vous soumettre quelques-unes des observations qu'il m'a été donné de faire sur l'organisation de l'enseignement supérieur, pendant les trois années où j'ai été placé à la tête de l'Université.

Déjà, l'un de mes honorables prédécesseurs dont le passage aux fonctions rectorales a laissé de si brillants souvenirs, notre savant collègue, M. Spring, dans une appréciation à la fois concise et profonde du caractère de l'esprit scientifique à notre époque, a tracé d'une main sûre la voie à suivre pour rendre aux hautes études l'influence qu'elles sont appelées à exercer sur l'éducation nationale.

Abritant sous l'autorité de sa parole une opinion qui est aussi la mienne, c'est-à-dire que la véritable force de l'Université réside dans les Facultés de philosophie et des sciences, je me propose de parcourir rapidement le champ des connaissances théoriques où la jeunesse doit chercher la maturité de l'esprit et la force du caractère, avant de s'occuper de la culture des sciences d'application, et de se livrer à des travaux dont l'opinion publique sera le souverain arbitre.

Je m'expose sans doute à reproduire des observations déjà formulées et mieux que je ne pourrai le faire, mais les terribles événements, qui ont momentanément distrait l'attention de ces graves questions, ne peuvent me laisser oublier qu'elles seront des premières à s'imposer de nouveau aux méditations des hommes d'État, et je n'ai pas cru devoir me renfermer dans un silence prudent.

Je me sens, du reste, soutenu par la considération que la spécialité de mon enseignement, qui s'adresse plus particulièrement aux élèves de l'École des mines, ne vous laissera aucun doute sur l'entière indépendance avec laquelle je compte prendre la défense de la philosophie et de la science pure.

Un des grands penseurs de l'Allemagne, Frédéric de Schelling, dans ses leçons sur les études académiques, insiste sur la nécessité de vues encyclopédiques propres à faire comprendre la connexité et l'unité des sciences, nécessité d'autant plus impérieuse que celles-ci, par leurs progrès, tendent chaque jour à se diviser davantage.

C'est à la philosophie, comme science des sciences, qu'il attribue la grande mission d'initier la jeunesse à l'organisme du savoir. Elle seule est la gardienne de cette dignité morale sans laquelle l'utilitarisme étouffe dans une nation tout germe de grandeur.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne peut s'agir ici de cette philosophie qui, ne formulant que des idées vagues et abstraites, se jette, comme le disait Fontenelle, à côté des choses et n'y touche pas, mais d'une étude vivante de la société et de la morale, étude large, indépendante, féconde, qui élève l'esprit, et, lui inspirant une noble fermeté, le place au-dessus des événements et des préjugés. Repoussant également les théories aventureuses qui s'efforcent de matérialiser toutes les opérations de l'âme, nous chercherons, dans les études philosophiques bien comprises, les véritables conditions du progrès, ou mieux la vraie destination de l'homme.

Pénétrant dans le domaine de l'histoire, elles dégageront les lois de l'évolution sociale et feront saisir l'enchaînement de ses phases successives. La discussion loyale des métamorphoses de l'esprit humain, montrant dans les erreurs du passé la garantie contre les tentatives périlleuses du présent, appellera la raison à s'interroger avec calme, et nous évitera ces oscillations violentes qui nous entraînent si facilement à prodiguer au hasard l'enthousiasme ou le dédain.

Et, si j'évoque encore cette pensée profonde de Platon,

reprise et complétée par les Cartésiens : « Sans les mathématiques, on ne pénètre point au fond de la philosophie ; sans la philosophie, on ne pénètre point au fond des mathématiques ; sans les deux, on ne pénètre au fond de rien. » Si j'ajoute que, tout en respectant l'indépendance de la philosophie comme science, je considère ses applications comme ne pouvant être indifférentes aux résultats acquis par l'expérience, vous comprendrez aussitôt que l'enseignement que je réclame comme une préparation aux études techniques, ne s'arrête pas à une scholastique aride, mais que, s'étendant à la fois dans le monde spirituel et dans le monde matériel, il ouvrira à la jeunesse les grands horizons de la science, et, fortifiant l'admirable mécanisme de sa constitution pensante, il disposera chacune de ses facultés à concourir utilement à son développement intellectuel et moral, dans la recherche de la vérité.

L'homme n'est pas exclusivement né pour l'action, mais sa grandeur et sa dignité dépendent de la culture de son intelligence. Son premier intérêt, comme son premier devoir, est de s'instruire, et c'est pour répondre à un véritable besoin social, que les études ont reçu une organisation régulière.

Cette organisation a donné lieu à des systèmes des plus variés, et, dans ces derniers temps, on semble chercher surtout à atteindre par les voies faciles les sommets de la science. Fâcheuse préoccupation, contraire aux lois de l'humanité, et qui a eu pour conséquence de faire prévaloir des classifications basées uniquement sur des principes techniques. L'émulation des jeunes esprits peut n'en point souffrir, mais il n'en est pas moins vrai que les méditations fortes et savantes dépassent de plus en plus la portée de leur horizon.

Sous l'influence si capricieuse de la politique, la discussion des questions d'enseignement, au lieu de s'élever au-dessus de l'arène où s'agitent tous les intérêts contraires, semble ne pouvoir conduire qu'à des transactions, à des compromis, qui, ne répondant pas aux aspirations d'aucun parti, ne tardent pas à être repoussés par tous.

D'où vient que ce problème est resté, pour ainsi dire, condamné à la malheureuse fortune de soulever des débats dont

la lecture, après un certain temps, ne peut que nous inspirer une plus grande défiance de notre jugement. N'est-ce pas qu'au lieu de le considérer d'un point de vue élevé, qui permette de saisir l'ensemble des études et l'harmonie des lois qui les règlent, on s'est toujours préoccupé dès l'abord de l'examen, sacrifiant ainsi le but le plus noble de l'institution universitaire à un enseignement inflexible, exclusif et routinier.

Où est-elle la pensée d'unité qui coordonne les études élémentaires et les études supérieures? Où est-elle la direction qui, au lieu de forcer les vocations à la sortie des Collèges, disposerait les élèves à connaître leur penchant et leurs aptitudes, par une culture générale de l'esprit, qui serait en même temps le perfectionnement de toutes les facultés de l'âme.

Avant de chercher à former des avocats, des médecins et des ingénieurs, je demande que le passage à la virilité, à la plénitude de l'intelligence soit fécondé par un enseignement qui servirait à la fois de couronnement aux études moyennes et de base aux études spéciales. — Ne croyez pas que je veuille ainsi placer à l'entrée de l'Université une barrière infranchissable au plus grand nombre. Au contraire, en complétant les études littéraires des uns, les études scientifiques des autres et les études philosophiques de tous, je suis certain de faire éviter la plupart des échecs, résultats d'une préparation trop précipitée, et qui sont d'autant plus pénibles qu'on est plus rapproché du but à atteindre.

Et si, pour les rendre plus fermes et plus fécondes, il fallait prolonger les études d'un an, ce léger sacrifice imposé aux familles répondrait certainement aux vues de la société, où chacun se sentirait mieux armé pour aborder les luttes de la vie.

La science, considérée dans son ensemble, embrasse d'une part les forces, les lois et les actes de la pensée et du sentiment; de l'autre, les forces, les lois et les manifestations de la matière, en un mot, le monde moral et le monde physique.

Dans l'un et l'autre de ces deux mondes, qui, par le concours

harmonique de l'intellect et de la volonté, se composent en une grande et suprême unité, il existe un ordre constant de rapports essentiels que l'homme ne crée, ni ne peut changer, mais qu'il doit connaître pour les appliquer aux différentes conditions de la vie.

C'est la connaissance générale de ces rapports que nous prenons comme le fondement des études supérieures, et le programme de l'enseignement qu'elle comporte, se résume en ces deux grandes divisions : *l'homme et les sciences morales ; l'homme et les sciences naturelles.*

Les sciences morales, ou l'étude des lois immuables qui régissent l'humanité, cherchant dans le libre arbitre et dans la conscience les vraies notions des devoirs et des droits de notre nature, et poursuivant leur réalisation et leur développement à travers les institutions sociales.

L'histoire en sera la première école, les études littéraires la pierre fondamentale.

Les sciences naturelles résumeront, dans un exposé complet de la géographie physique, les conditions de la surface de notre globe, le développement du règne inorganique et du règne organique, pour en déduire l'action de la nature sur l'homme et de l'homme sur la nature.

Soutenue par les principes généraux des mathématiques, de la physique et de la cosmographie, cette étude ne s'arrêtera pas à la surface des choses, à une simple nomenclature, mais, tout en écartant les détails qui empêcheraient d'en saisir l'ensemble, elle s'efforcera, par un choix judicieux d'applications, de mettre l'esprit en possession de notions claires, de données précises qui seront les auxiliaires permanentes des sciences professionnelles.

Cet accord intime de la partie spirituelle avec la partie matérielle de la science, de la raison avec le sentiment, de la théorie avec la pratique, ne sera, en réalité, qu'un retour vers la méthode par laquelle les anciennes universités affermissaient et disciplinaient, au début, l'esprit de la jeunesse. Il fera disparaître le niveau inégal des connaissances fondamentales, qui divise aujourd'hui les quatre Facultés en autant d'écoles distinctes, et, par une vie intellectuelle commune, par l'unité des

doctrines, il consolidera, dans l'union des sciences, la concordance de principes, qui est le cachet distinctif du caractère national.

Je n'ai pas à indiquer ici quelle devra être la réforme à introduire dans l'ordre des programmes actuels, pour maintenir la continuité entre cet enseignement général et celui des Facultés proprement dit. On saisit facilement l'appui qu'il prêtera aux cours de la candidature en philosophie préparatoire à l'étude du droit, et comment ces cours pourront gagner en force et en profondeur. Pour la candidature en sciences naturelles préparatoire à l'étude de la médecine, des vues plus larges feront mieux comprendre que, loin de former un bagage inutile qu'il faut s'empresse de jeter par dessus bord, pour avancer plus rapidement dans la voie de la pratique, ces sciences sont le flambeau qui éclaire le champ de l'expérience.

Mais, les études spéciales des Facultés ont-elles pu, elles au moins, conjurer l'influence fatale de la classification qui nous est imposée par notre système d'examen. Si j'en juge par les nombreuses réclamations soulevées de toutes parts, ces études souffrent également des vices de notre organisation actuelle.

Toutefois, je ne mentionnerai encore la création des cours à certificat, que pour m'élever contre l'interprétation presque générale qui a présidé à l'exécution de cette mesure, et qui a fait méconnaître l'importance scientifique de cette partie de l'enseignement.

Dans l'ordre d'idées où je me suis placé, j'ai à signaler des lacunes plus graves pour les deux Facultés des sciences et de philosophie. Dans la première, l'enseignement des sciences physiques et mathématiques a toujours été mieux disposé à former des calculateurs plus ou moins habiles, des physiciens plus ou moins érudits, que de véritables géomètres. La partie matérielle, c'est-à-dire tout ce qui est acquis sur les rapports des grandeurs et des quantités, ainsi que sur leurs applications, paraît épuisée dans les programmes établis par la loi, tandis que la partie que j'appellerai spirituelle, la discussion des principes et de leur enchaînement, est encore trop généralement négligée.



Il n'en peut être autrement, dès que les élèves doivent aborder ces études sans y être préparés par une saine philosophie. Comment, sans l'aide de la métaphysique, éliminer les détails du calcul pour remonter des symboles aux idées; comment aborder les hautes spéculations de la science, qui consistent, non dans la recherche de problèmes dont la difficulté vaincue fait tout le prix, mais dans les lois et les méthodes générales.

La culture des sciences naturelles, de son côté, en ne s'appuyant pas sur une étude profonde de l'ordre moral, et en écartant, même pour la physique, toute notion un peu complète de mathématiques, se réduit forcément à une série de faits, sans lien philosophique, et présente le danger de conduire à un positivisme trop absolu, et de faire méconnaître ce sentiment intime de notre conscience, qui est le flambeau de la vérité.

Si nous passons à la Faculté de philosophie et des lettres, nous la trouvons complètement privée du concours de tout enseignement des sciences mathématiques et physiques.

Serait-ce parce que le grand-maître de l'éclectisme, en France, a reproché au Démon de la géométrie d'avoir été le mauvais Génie de Descartes? Vous ne sauriez souscrire à ce verdict, s'il fallait le prendre à la lettre. On ne peut nier que la conception de l'infini et sa conciliation avec le fini, qui ont soulevé tant de controverses dans le monde des idéologues, ne reçoivent de l'analyse supérieure une lumière éclatante. On ne peut contester que les sciences naturelles, et leurs découvertes sagement interprétées, n'apportent à la physiologie, à l'idéologie, à la logique même, un puissant secours; outre que le commerce isolé avec les études de l'ordre intellectuel et moral, finirait par faire oublier l'existence même de l'univers.

Certes, je suis loin de défendre la philosophie exclusive des sens et de la matière, et d'accepter les théories qui rendent le monde moral esclave du monde physique; je reconnais hautement que la nature n'est pas toute géométrie, et qu'il existe dans l'univers autre chose qu'un destin aveugle. Mais je déplore le dédain superbe que les purs idéologues semblent professer pour nos connaissances positives.

Cependant, les progrès de ces connaissances ont pour cause,

non pas tant la découverte de nouveaux faits, que l'art d'apercevoir leurs rapports avec leurs antécédents et leurs conséquences. Qu'il s'agisse de phénomènes extérieurs, physiques, physiologiques, ou de phénomènes intérieurs, de perceptions ou de conceptions, nous y rencontrons toujours un lien commun que resserre l'identité d'existence, de caractère et de méthode.

L'idée morale est vraie et certaine par les mêmes raisons philosophiques qui établissent la vérité et la certitude d'une loi physique. La cosmologie, la géologie, l'astronomie ne sont des sciences, que parce qu'il existe un cosmos, une terre, un espace et des corps célestes, de même que la déontologie, la psychologie, l'idéologie dépendent de l'existence d'êtres moraux, d'idées et de facultés humaines.

La pensée rencontre partout un principe d'action, des lois qui régissent ce principe, des faits qui en découlent. Faits naturels ou faits moraux, qu'elle soumet à l'observation, saisit, discute et coordonne par une même logique, pour arriver à l'intelligence de la vérité, suivant la propriété et la fin de chaque chose. D'une part, les phénomènes naturels, étudiés dans les collections de physique, de botanique, de zoologie et d'anatomie comparée, dans les laboratoires munis de tous leurs appareils; d'autre part, l'homme, la famille, les sociétés politiques, l'humanité toute entière, dans leurs phases, dans leurs actes, dans leurs lois, leurs usages, leur histoire, leurs aspirations, nous fournissent également, quoi qu'à des titres divers, d'inépuisables sujets d'expérience.

Je m'arrête à ces simples indications, elles doivent suffire pour faire comprendre tout ce que l'exposé des doctrines aurait à gagner en solidité et en profondeur, par l'union rationnelle des sciences.

Cette excursion rapide sur un terrain difficile m'expose déjà, peut-être, au reproche de témérité, et je craindrais de le mériter tout-à-fait, en m'aventurant dans les domaines des sciences juridiques et des sciences médicales.

Je me bornerai à demander si, pour l'une et l'autre classe de ces sciences, l'enseignement est établi d'après une méthode bien logique.

N'y a-t-il, en ce qui concerne la Faculté de droit, aucune modification nécessaire dans le choix et dans l'ordre des matières, aucune lacune à remplir, notamment pour le notariat, ainsi que pour les sciences politiques et administratives?

La Faculté de médecine reconnaît-elle que toutes les connaissances qui élèvent l'intelligence et surtout le caractère moral à la hauteur qu'ils doivent atteindre chez l'homme qui se destine à l'art si difficile et si complexe de préserver la vie de ses semblables, trouvent dans les programmes la place et le développement auxquels elles ont droit.

L'enseignement pharmaceutique, enfin, n'est-il pas, tant pour les connaissances préparatoires que pour les branches spéciales, susceptible d'amélioration qui en rehausserait la valeur scientifique.

Mon devoir est de poser ces questions. Je laisse à des juges mieux autorisés le soin d'y répondre.

Dans cette revue générale de notre enseignement supérieur, il me serait permis moins qu'à tout autre de passer sous silence notre École des arts et manufactures et des mines. L'organisation de l'instruction professionnelle de l'ingénieur sort du cadre que je me suis tracé, mais j'ai hâte de proclamer la haute utilité des études littéraires, philosophiques et historiques pour les élèves qui se destinent à entrer dans la carrière de la grande industrie.

Au premier abord, cette alliance du creuset de la pensée avec le creuset Bessemer pourra paraître étrange, et l'on cherchera ce que la philosophie et l'histoire ont de commun avec la métallurgie et l'exploitation des mines. Je n'invoquerai pas la filiation entre toutes les sciences pour remonter des arts d'application à la géométrie et m'appuyer de nouveau sur la parole de Platon. Je ne demanderai pas si les victoires de l'homme sur la matière ne sont que le fruit de l'expérience, et si l'intelligence n'a rien à revendiquer dans toutes ces découvertes.

Un seul mot, une seule préoccupation vous fera connaître toute ma pensée : l'ouvrier.

L'ouvrier, qui n'est pas un homme de fer, une machine, mais un homme ayant, comme vous et moi, sa personnalité, dont toutes les facultés physiques et morales, les besoins, les sentiments, l'intelligence, réclament une direction prudente, qui fasse tourner à son avantage, et, par conséquent, à l'avantage de la société, les aspirations inquiètes qui, malheureusement, cherchent aujourd'hui à se faire jour par la violence.

Le temps n'est plus où le progrès industriel, concentré sur quelques points privilégiés du globe, ne dépendait que du développement des sciences pratiques, et où l'éducation de l'ingénieur pouvait reposer uniquement sur l'instruction technique. Sa mission grandit chaque jour, et son action dans la Société, s'élevant de la sphère des intérêts matériels à celle des intérêts moraux, devient un véritable apostolat qui lui impose de nouveaux devoirs.

Ce ne sont plus les seules forces de la nature qu'il a à soumettre et à diriger, mais ses triomphes mêmes dans tous les arts et qui font sa gloire, soulèvent autour de lui des obstacles plus énergiques dans l'ordre social. Il ne peut faire un pas sans se heurter aux problèmes économiques les plus compliqués, et plus il cherche à assurer le succès des entreprises qui lui sont confiées, plus il doit comprendre la grande part qui lui incombe dans l'œuvre humanitaire de la conciliation du salaire et du capital.

La question de l'association de toutes les forces de l'humanité ouvre à son intelligence des horizons nouveaux. Pour qu'elle puisse y pénétrer à coup sûr et marcher d'un pas ferme vers la vérité, il importe que l'étude générale de l'homme et la méditation de la marche progressive de la civilisation la prémunissent, à la fois, contre les entraînements d'une réaction imprudente, et contre les séductions et les erreurs de systèmes, qui, faisant abstraction de tous les renseignements que l'histoire nous présente sur l'évolution sociale, ne peuvent, sous prétexte d'amélioration, que construire des sociétés hypothétiques.

Pour résoudre ce formidable problème qui se dresse inflexible devant nous, pour constater les besoins des travailleurs, pour combattre les exigences que fomentent l'envie, pour diriger

l'initiative personnelle, pour établir les relations sur l'intelligence des temps et des lieux, des droits et des obligations réciproques ; en un mot, pour ressaisir les masses par l'éducation et pour leur faire comprendre que l'homme, qui règle sa vie sur ce qu'il doit aux autres comme à lui-même, sera toujours le meilleur et le plus utile agent de production : ce n'est pas de trop de toutes les ressources, de toutes les lumières de la science moderne !

A chaque époque de l'Histoire, les Sociétés humaines ont été travaillées par une idée dominante, qui finit par devenir la passion et le besoin du moment. Avec l'idée de l'Etat, la politique dirige toute l'éducation, toute la civilisation gréco-latine ; le moyen-âge est poussé par l'idée religieuse que vient appuyer plus tard l'idée dynastique. Aujourd'hui, la grande pensée de la liberté sociale, en acclamant le principe souverain des nationalités, règle les destinées du monde. L'indépendance des nations est la garantie suprême de leurs progrès vers la liberté, et si l'idée de nationalité peut provoquer l'antagonisme et diviser les peuples, l'idée de liberté les réunit dans une solidarité commune.

Mais la liberté est moins la réaction contre tous les despotismes anciens, qu'une foi nouvelle, qui, à l'égal du principe religieux et de la fidélité monarchique, inspire de nobles entreprises, commande d'héroïques sacrifices, et malheureusement rencontre aussi de tristes défaillances.

Il faut, pour la comprendre, pour l'appliquer avec fruit, et surtout pour la défendre contre ses propres écarts, comme contre d'audacieuses calomnies ; il faut autre chose qu'un enthousiasme fiévreux, qu'une adoration convulsive.

Les peuples, dont les conquêtes intellectuelles et morales ont affermi le caractère, peuvent seuls, par une action persistante et profonde, poursuivre les réformes dictées par la raison, et maintenir un juste équilibre entre les droits que donne la nature et les sacrifices que réclame la Société.

La Belgique est entrée résolument dans cette voie de progrès, et elle s'y est maintenue. A côté d'elle, des nations nom-

breuses gravitent également vers les hauteurs du sentiment et de la conscience où l'on n'hésite jamais à sacrifier les intérêts matériels aux intérêts moraux. A nous de ne pas nous laisser devancer dans cette marche assurée vers les plus grandes aspirations de la dignité de l'homme : la connaissance de ce qui est, la science qui mène au bien.

Au milieu des exigences nouvelles qui surgissent de toutes parts : réforme de la raison par la discussion des principes ; réforme des institutions politiques, par la satisfaction donnée aux besoins futurs de la démocratie ; réforme des lois, par le triomphe des droits de la conscience moderne ; réforme de la famille, par l'éducation de la femme ; réforme de l'instruction, par la suppression de méthodes surannées. Comment, dans ce libre essor de la Société, entretenir le culte des grandes choses et des nobles pensées.

C'est en commençant par la réforme de soi-même, en ennobliant les affections, restaurant les mœurs publiques, fortifiant les caractères, pratiquant la justice, et préparant à la vie sur cette terre un but utile, dont la poursuite soutient la morale et retrempe la volonté par un travail constant, que, continuant l'histoire de la patrie, nous ajouterons encore de belles pages au livre des destinées humaines.

C'est par cette unanimité d'efforts généreux, par le concours énergique de tous les cœurs et de toutes les volontés à agrandir l'horizon intellectuel, à seconder l'élan de la pensée, que nous atteindrons la plus sublime réalisation de notre devise nationale : **L'UNION FAIT LA FORCE.**

